

Libre comme un papillon

—Aujourd'hui, sans aucun doute, a été une journée des très intéressante—. Dit Carlos à haute voix. Il laissa tomber son sac à bandoulière sur l'herbe mouillée et s'allongea à côté d'elle. Détendu et ému, il regarda le ciel madrilène et continua :

—C'était mon premier jour de classe au lycée. Cela n'a pas été aussi difficile que je le pensais. Je vous raconte, je vous raconte comment tout s'a passé—.

Il entre dans la classe le pas affirmé, avec un enthousiasme et un sourire qui transmettent la confiance.

—Bonjour. Je m'appelle Carlos et je serai votre tuteur la première année de lycée—. Dit-il après avoir refermé la porte de la classe.

—Au cours de cette première année vous apprendrez beaucoup de choses. Tout d'abord, vous apprendrez comment fonctionne le lycée. Vous remarquerez quelques changements en ce qui a trait au passage de l'école au lycée. Vous connaîtrez les options disponibles en termes de votre avenir académique au cours de l'étape du lycée. Avec d'autres professeurs, nous ferons des excursions et des activités qui vous aideront à approfondir les différentes matières. De plus, au lycée, vous trouverez différents ateliers et activités qui pourraient vous intéresser—. Dit-il en sortant une page de son dossier.

— ¡ Voilà !... Nous avons un atelier d'écriture, un atelier de musique, un atelier de peinture et un atelier d'artisanat ; activités sportives : football, basket, tennis, danse, athlétisme, Taekwondo, etc. ; un club de lecture, un autre d'échecs... Et le meilleur de tout : vous apprendrez à penser par vous-mêmes dans mes cours de philosophie ! Allons-nous commencer ? —.

—Eh bien... est-ce que quelqu'un peut me dire à quoi sert la philosophie ? — Carlos a demandé à la classe.

—Eh bien, je ne sais pas... — Commenta Ana.

—Pour rien—. Dit Louis.

—Aucune idée... — Ajouta Álvaro.

—La philosophie ne m'intéresse pas—. Dit Camille.

—Pour la même chose que les maths—. A plaisanté Óscar.

—La philosophie est ennuyeuse—. Jean a affirmé.

— Pour qu'on rate une matière de plus ? — A plaisanté un autre étudiant.

—Comment vous appelez-vous ? — Le professeur a demandé à ce dernier. —Je m'appelle Sergio—.

— Eh bien, Sergio... Approuver ou échouer est quelque chose qui dépend de vous—. Le professeur répondit avec insistance.

— Savez-vous ce que vous êtes pour les directeurs du lycée qui dirigent le système éducatif ? Rien, vous n'êtes rien—. Dit le professeur à la surprise des élèves.

— Eh bien... Oui, vous êtes un nombre, un nombre triste et insignifiant de plus. Vous, Sergio, pour eux vous n'êtes pas Sergio Medina Tejado—. Il lui a dit en lisant son nom complet sur la liste des étudiants.

—Pour eux, vous êtes l'étudiant numéro 435 du lycée *José Corredor Mateos*—.

—Oui, moi je suis comme ça. Malgré tout, j'aime dire les choses telles qu'elles sont et dire ce que je pense. Je dirais que c'est ma plus grande vertu, malgré le fait que les gens y voient plus un défaut... C'est pourquoi je pense que déjà la moitié de la faculté me déteste. Je n'ai pas encore rencontré l'autre moitié...

—J'entends par là qu'ils ne se soucient pas de vos souhaits, seulement que vous obéissez aux leurs—. Il ajoute. —Est-ce que vous savez pourquoi ? — Parce que nous vivons dans une société où ceux qui détiennent le pouvoir nous mentent et nous font croire que nous sommes libres, mais nous ne le sommes pas.

—Ou oui ? Pensez-vous que nous sommes libres ? Vous sentez-vous libre ? Qu'est-ce que la liberté pour vous ? Dans quelle mesure est-il bon que la liberté n'ait pas de limites ? Quel est votre opinion ? — Demanda le professeur impatient d'entendre leurs réponses.

Le silence tomba. Personne n'a rien dit. Pourquoi personne n'a rien dit ? Peut-être par la honte ou simplement par paresse.

—Allez les gars ! Ici, nous n'allons juger personne, il ne s'agit pas de cela, juste de partager des opinions et de réfléchir. Il a dit pour essayer de remonter le moral de la classe.

—Je suis libre—. Je me sens libre. Si je pouvais même prendre la voiture de mon père quand je voulais sans qu'il s'en aperçoive... — Dit Pol avec un certain ton arrogant.

—Même lorsque vous vous sentez libre, vous ne l'êtes pas. Remarquez que, dans ce cas supposé, vous ne seriez pas libre, même si vous vous sentiez comme ça parce que vous devriez suivre les règles de la route—. Fit remarquer le professeur.

—Je ne suis pas libre—. Dit timidement Marta. — Chez moi, je ne peux pas dire ce que je pense. Quand je l'ai fait, mes parents m'ont grondé, ils se sont mis en colère et ils m'ont même puni.

—Je ne suis pas libre non plus. Les gens me critiquent pour ce que je dis, ce que je pense, pour la musique que j'écoute, pour la façon dont je m'habille...— A dit Lara.

—Ils me reprochent ma façon de m'habiller. Qu'est-ce qui ne va pas si je porte une jupe avec des baskets ? — Ajoute Gloire.

—Je me sens libre, beaucoup, toujours. Allez, je suis aussi libre que mon oiseau, qui peut voler—. Dit Jherson.

— « Votre oiseau ? » — Demanda curieusement le professeur. — « Votre » oiseau ? — Lui a dit Carlos, insistant sur le possessif. — Quand vous dites que c'est « votre » oiseau, je suppose que c'est parce que vous l'avez chez vous dans une cage, c'est bien ça ?

—Oui... — Répondit pensivement Jherson.

— Et, même s'il vole en cage, pensez-vous vraiment que votre oiseau est libre s'il est en cage ? Et ne pensez-vous pas que vous le privez aussi de sa liberté si vous le considérez comme un bien à vous ?

Jherson resta silencieux, pensant à son oiseau. Il n'a rien dit. Le débat s'est poursuivi.

—Et bien... ? Pensez-vous que vous êtes libre et que vous avez une vie libre ? Connaissez-vous quelqu'un que vous considérez comme « libre » ? — Le professeur a demandé à nouveau.

—Pas du tout...

—Non.

—Je dirais non...

—Plutôt pas...

—Je ne sais pas.

Le professeur est retourné dans le passé et s'est aventuré à partager avec ses élèves un moment très spécial de sa vie.

— Laissez-moi vous raconter une histoire. Il y a quelques années, j'étais moi aussi assis là où vous êtes, appuyé contre une table aussi rayée et vieille que la vôtre. Le 9 septembre, premier jour de cours et de lycée, tout a changé avec l'arrivée du nouveau professeur de philosophie. A onze ans, j'avais déjà mes propres convictions. J'étais comme Jherson : je pensais que j'étais libre. En entendant son prénom, Jherson se souvint de son oiseau.

—Monsieur Garrido m'a fait comprendre qu'il fallait s'arrêter et réfléchir avant d'avoir une opinion ferme—. Le professeur continua. — Je voudrais vous parler de lui, je vais essayer de ne pas l'idolâtrer. Je me souviens que dans ce cours, nous parlions aussi sur le sujet de la liberté, de savoir si nous étions et nous sentions libres, comme nous l'avons fait aujourd'hui. M. Garrido nous a parlé d'un type de papillon qui, comme l'être humain, ne peut vivre sans liberté. Ces papillons sont chassés pour les empailler et les avoir comme ornement décoratif sur une cheminée. Lorsqu'ils sont chassés et ne peuvent plus voler, ils deviennent rigides, cessent de se nourrir et meurent. Personne n'explique pourquoi. Sa nature est de mourir plutôt que de vivre sans liberté.

Avec cela, M. Garrido a voulu nous faire comprendre que le sentiment de liberté exige de la responsabilité, du courage et sa propre essence.

—Il est important que vous pensiez par vous-même. Après avoir pensé aux papillons... et à d'autres aspects de la vie, j'ai découvert quelque chose qui a complètement changé ma façon de vivre jusqu'à aujourd'hui—.

La sonnette de la classe a sonné. Le cours était terminé. Les élèves sont restés assis sur les chaises. Tout le monde regarda avec impatience le professeur attendant d'entendre la réponse.

—Voulez-vous savoir ce que j'ai découvert ? — Demanda le professeur.

—Ouais ! — Disaient-ils tous à l'unisson.

— Pour le savoir, il faudra venir au cours de philosophie le lendemain. Dis-moi, Juan, vous pensez toujours que la philosophie est ennuyeuse ?

—Oui—, mentit-il.

—Vous êtes libre de penser ça, mais je sais que vous mentez parce que vos camarades de classe n'ont pas fait leurs bagages pour rentrer à la maison quand la sonnette a sonné. Et vous non plus. Fin de cours. À demain—.

Carlos a continué à parler fort et a continué à regarder le ciel.

—Je me suis senti à l'aise avec les étudiants. Je sais qu'on s'entendra bien—.

Carlos soupira. Il n'arrêtait pas de regarder le ciel. Il se leva de l'herbe verte et humide. Il ramassa son sac à bandoulière, prêt à partir. Il passa sa main tremblante sur la pierre tombale pour enlever la poussière. Il soupira de nouveau sans quitter la pierre tombale de son regard blessé. Il s'approcha de la pierre tombale, l'embrassa et dit :

—Merci d'avoir appris à ce petit papillon qu'être libre nourrit l'âme—. Une fine larme coula sur sa joue.

Carlos marchait lentement, s'éloignant de l'endroit. Il regarda le ciel, sentant le vent entre ses doigts. Son cœur battait vite, mais son pouls ne tremblait pas. Il a repris sa liberté. Carlos a quitté les lieux. Il ne restait plus rien. Seulement lui et sa marche, témoins d'un silence sépulcral.